

que, en profitant des immenses ressources de son service, il avait créé d'abord, depuis plusieurs années, un *Bulletin mensuel* donnant les observations et les statistiques médicales et opératoires ; et plus récemment, il entreprenait, en collaboration avec son chef de laboratoire, M. Haensel, la publication d'un magnifique atlas iconographique des maladies de l'œil."

NOUVELLES MÉDICALES.

Beaucoup de bruit se fait en Allemagne, depuis la mort de Frédéric III. Toutes les furies médicales teutonnes sont déchaînées contre Morell-Mackenzie. C'est un ignorant, un imposteur, un ci, un cela. Plus de sentiments de délicatesse, plus de déontologie médicale de la part des médecins allemands envers le médecin anglais. Disons, que Morell-Mackenzie a fait une bétise, qu'il s'est trop fié à lui-même, qu'il a commis une grande erreur de diagnostic ; les médecins allemands ne devraient-ils pas avoir, dans ce cas, assez de savoir vivre et de délicatesse pour ne pas vomir toutes sortes d'injures sur le compte d'un de leurs confrères ? Ne devraient-ils pas savoir se taire, et ne pas lancer mille et une sottises sur les journaux politiques ? Les médecins berlinois ne voient-ils donc pas que leur manière d'agir jette du ridicule sur toute la profession médicale ? Quelle opinion le public peut-il avoir de la médecine après qu'il a vu que les membres mêmes de la profession s'acharnent les uns contre les autres ? Que sert-il d'avoir un code d'étiquette médicale, s'il est violé d'une façon aussi grossière ?

L'entrefilet suivant que nous extrayons de *L'Union médicale* (de Paris), contient exactement notre manière de voir.

Au sujet de la maladie de l'empereur Frédéric III, M. le professeur Th. Billroth (de Vienne) avait écrit à la *Nouvelle Presse libre*, le 27 mars dernier, une lettre dans laquelle il expliquait la conduite de sir Morell-Mackenzie, mais en priant que cette lettre ne fût rendue publique qu'après la mort de l'empereur. L'éminent professeur de Vienne a jugé la conduite de son collègue anglais avec un sentiment de bonne confraternité qu'auraient dû imiter ses confrères de Berlin, et auquel nous sommes heureux de rendre hommage. Voici cette lettre :

" En réponse à votre question relative à mon sentiment sur Mackenzie, je ne puis dire qu'une chose : c'est que j'ai toujours déconseillé de juger un homme qui, en sa qualité de médecin, est retenu dans une position aussi difficile. Je n'ai jamais douté de l'exactitude